

Journal des traducteurs Translators' Journal

Commission No 2 : communication de M. Donald Buchanan

Donald Buchanan

Volume 8, numéro 4, 4e trimestre 1963

Deuxième congrès des traducteurs & interprètes du Canada

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Buchanan, D. (1963). Commission No 2 : communication de M. Donald Buchanan. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 8(4), 141-144. <https://doi.org/10.7202/1061071ar>

¶ **Communication de M. Donald Buchanan (I. de T.)**



Je ne vais pas vous parler ici des grands problèmes de la traduction, de ces problèmes de la traduction qui touchent à la linguistique, la stylistique, l'étymologie, etc... Ces problèmes ont été traités dans des livres et des conférences par des spécialistes plus qualifiés que moi.

Je voudrais, tout simplement vous dire quels sont les problèmes pratiques, les difficultés de tous les jours du professeur de traduction et comment nous, à l'Institut de Traduction, essayons de les résoudre dans nos cours du soir. C'est à vous de juger de nos résultats.

Pour être admis aux cours, nos candidats sont censés être bilingues. Tous passent un examen d'entrée. Cet examen a pour raison d'être deux buts distincts : celui de nous permettre de classer les candidats selon le niveau de leur connaissance ; et d'autre part celui de faire comprendre à l'étudiant, dès le début, quel degré de perfection sera exigé de tous ceux qui voudraient obtenir notre diplôme de traducteurs.

Un pourcentage assez considérable de candidats demandent à être admis tout de suite en troisième année, quels que soient les résultats de l'examen. Ils donnent pour prétexte qu'ils ont beaucoup d'expérience dans la traduction et qu'ils ont besoin d'un diplôme à la fin de l'année pour avancer dans la compagnie pour laquelle ils travaillent, etc... Nous prenons chaque demande au sérieux, et nous nous faisons un devoir de montrer à cet étudiant ses épreuves corrigées et annotées pour qu'il se rende compte par lui-même de l'insuffisance de ses connaissances. Il faut surtout que l'étudiant ait dès le début un esprit réceptif et qu'il ait confiance en son professeur.

Si l'étudiant se rend compte qu'il ne sait pas encore tout ce qu'il doit savoir, s'il comprend qu'il existe chez lui des lacunes, des erreurs et s'il comprend qu'il faut s'efforcer de combler ces lacunes et de rectifier ces erreurs, cet étudiant est déjà dans la bonne voie et peut aller de l'avant sans encombre.

Vous allez peut-être croire que j'exagère, mais je vous assure que chaque année, avant même d'aborder le travail de traduction, je dois essayer de faire comprendre à l'élève qu'il est à un niveau de connaissance très limité et que pour en sortir il faut qu'il suive la voie que je lui indique et cela dans un esprit de complète coopération. Je dois avouer qu'il existe toujours des étudiants qui n'acceptent pas ces conditions, et que, à moins de miracle, ils sont voués à l'échec.

Il faut absolument exiger un minimum substantiel de travail parce que la plupart des étudiants n'acceptent pas de faire du travail supplé-

mentaire. Aussi faisons-nous faire des devoirs, des passages à traduire que nous discutons par la suite en classe. La classe finie, le professeur ramasse ces devoirs, les corrige, les annote et les rend à l'étudiant la semaine suivante. A cette deuxième séance, les corrections, les fautes et toutes leurs ramifications, parallélismes et contradictions forment, avec explications et exemples, une partie intégrale de la leçon. Les étudiants sont encouragés et même contraints à tout prendre en note ; d'ailleurs à la fin de l'année, on demandera à voir leurs cahiers de classe.

Il y a heureusement dans chaque groupe un petit nombre d'étudiants sérieux qui savent apprécier l'effort du professeur et comprennent qu'il ne demande pas mieux que de leur être utile. Il faut donc du travail supplémentaire au delà de ce qu'on fait en classe pour satisfaire aux désirs des meilleurs étudiants. Ceux-là font énormément de travail — et de progrès.

En ce qui concerne les devoirs supplémentaires, je conseille à ces bons étudiants d'aborder la traduction d'un conte, d'une nouvelle, d'un récit quelconque qui les intéresse et de traduire l'oeuvre par petites étapes, tant par semaine. Je me fais alors un plaisir de lire leur traduction anglaise pour vérifier l'anglais sans la confronter avec l'original — ce qui serait à souhaiter, mais qui exigerait un temps infini. D'ailleurs, le défaut le plus commun de nos traducteurs est, non pas de fausser le sens d'un texte, mais plutôt d'en faire un morceau qui sent encore la traduction.

A mon avis, toute bonne traduction doit répondre à quatre conditions :

- rendre fidèlement le sens du texte.
- conserver le style et le ton de l'original.
- ne comprendre aucune construction grammaticale incorrecte
- et surtout s'exprimer dans une langue qui ne laisse jamais soupçonner en aucune manière le fait que c'est une traduction.

Un étudiant, pourtant, a souvent de la peine à reconnaître qu'il a tort. Si je corrige une erreur, il est tout simplement d'avis que j'améliore sa phrase, que j'ai ma façon de m'exprimer et que lui de son côté a la sienne et que les deux façons sont également bonnes. Pour prendre un exemple au hasard, supposons que nous traduisions, « Quels temps fait-il ? » L'étudiant met « How is the weather ? » et je change en « What is the weather like ? »

J'insiste que, dans tous ces cas, deux opérations se fassent :

1. L'étudiant doit comprendre ma correction et l'insérer dans son cahier, l'anglais aussi bien que le français.
2. L'étudiant doit toujours s'occuper de deux choses : la correction et aussi l'expression qui a été corrigée. Il doit, dans ce cas, s'occuper de son « How is the weather ? » pour corriger ce faux contexte qu'il a dans la tête. Il doit, par exemple, mettre :

How is Mary ?

What time is it ?

How is everything ? (colloquial)

What is he like ?

Et j'insiste pour qu'on fasse une liste personnelle du vocabulaire en

deux colonnes — français à gauche et anglais à droite — et qu'on tienne compte de toute erreur, de toute correction, et de tout contexte et enfin qu'on me remette ce vocabulaire de temps à autre pour que je le vérifie.

Je prête une attention toute spéciale à l'étudiant silencieux qui accepte tout et qui ne s'oppose à rien. Assez souvent cet étudiant

1. ne me parle pas parce qu'il a peur de faire des fautes d'anglais et « What I don't know won't do me any harm ».
2. ou bien, il croit que puisque je suis de Montréal, je ne possède pas à fond la langue anglaise, que j'ai ma façon de m'exprimer et que sa façon à lui vaut tout autant.
3. ou bien, il reste ancré dans sa conviction que ce qu'il dit est juste et cela pour deux raisons :
 - (a) il a toujours parlé ainsi et personne ne l'a jamais corrigé. Donc, il a raison. L'étudiant doit apprendre que c'est un mauvais argument.
 - (b) l'étudiant pense que ce qu'il dit, il l'entend partout autour de lui, donc c'est juste. Il faut que l'étudiant arrive à comprendre la nécessité de se juger soi-même sévèrement. Une erreur perpétuée ne devient pas une vérité parce que tout le monde la répète. Je dois faire comprendre à l'étudiant que je ne corrige que ce qui a besoin d'être corrigé. S'il y a une meilleure façon de rendre la phrase, je l'indique sur sa copie comme traduction alternative.

Chaque année dans mes classes, il y a des étudiants qui m'écoutent, les bras croisés, le sourire aux lèvres, hochant la tête en signe d'approbation, qui ne prennent jamais de notes et qui, si j'ai l'occasion de leur parler après la classe, me disent qu'ils aiment le cours et qu'ils en profitent.

Je sais que l'attitude de ces étudiants est à la fois gentillesse, ignorance, peut-être aussi paresse. Je dois les obliger à se mettre au travail.

Je me sers copieusement du tableau noir et j'exige qu'ils prennent note exactement des corrections et du vocabulaire que j'ai inscrits au tableau noir. C'est-à-dire que je suppose que le tableau noir est un cahier d'étudiant.

Vous voyez donc que nous essayons de diriger autant que possible le travail de l'étudiant et de vérifier soigneusement tout ce qu'il fait. Il y a toujours certains passages à traduire, un travail de base, pour ainsi dire, exigé de tous. Mais trop de contrôle mettrait trop de bornes. A part ces passages prescrits, l'étudiant a une liberté de choix complète. Il peut soumettre au professeur n'importe quel texte traduit, et quand, vers la fin de l'année, on lui demande de faire une dissertation, son choix de sujet n'est guidé que par ses propres intérêts. Tout ceci comporte, comme vous pouvez le comprendre, un travail énorme pour le professeur, mais celui qui voudrait éviter cet inconvénient ferait bien de choisir un autre métier !



Il y a bien des années, on m'a raconté une histoire — une espèce de plaisanterie qui m'a toujours servi de source de conseil et d'équilibre.

On comparait le type de cours qui se donnait au Canada avec celui qui se donnait aux Etats-Unis. On prenait comme exemple un candidat qui voulait apprendre le métier de maçon.

— Au Canada, on se présente tout d'abord à la caisse où on paie son inscription, ensuite on achète des manuels illustrés, crayons, cahiers, règles, compas, etc. . . . et au moyen de films, films-fixes, tableau noir, dessin, et lectures on apprend à poser des briques.

— Aux Etats-Unis, on se présente, on paie sa truelle et son mortier et on commence à bâtir son mur.

Cette histoire me sert dans mes fonctions de professeur. Si les étudiants viennent pour traduire, qu'ils traduisent ; et nous essaierons de maintenir l'équilibre entre *quantité* et *qualité*.

C'est ainsi que nous tâchons toujours de présenter un enseignement pratique et utile. Bien des étudiants sont ravis si je discute la traduction au point de vue théorique et ils aiment me parler de « fautes de négligence ». Je dois insister pour leur montrer qu'il n'existe qu'une catégorie d'erreur et que cette catégorie s'appelle fautes d'ignorance.

En un mot, notre raison d'être et notre seul et unique but, c'est l'enseignement de la traduction, et il y a des personnes ici qui sont très qualifiées pour en discuter la méthode.

Ce que j'ai voulu discuter aujourd'hui, ce sont les conditions physiques et les attitudes mentales qu'il faut que l'étudiant possède envers son travail aussi bien qu'envers son professeur. Il faut aussi que le professeur soit dévoué à son métier, parce qu'il aura énormément de corrections à faire en dehors des heures de classe. Il faut, bien sûr, que le minimum de travail requis soit défini, cela va de soi ; l'important, c'est que le maximum ne soit jamais défini et ne soit jamais atteint. Mais les bons élèves qui sont prêts à avancer dans le chemin de la perfection n'y vont pas seuls. Il leur faut un professeur à leur côté.

Si vous désirez faire des cours de traduction, je vous offre gracieusement ces conseils : vous pouvez nous suggérer des améliorations.

Nous essayons d'atteindre un idéal : un professeur excellent aux forces illimitées, un étudiant travailleur à l'esprit ouvert, une traduction exacte et littéraire . . . mais, un idéal, par définition, on ne l'atteint jamais !

Donald BUCHANAN

